

la troisième un peu plus mince, la quatrième plus mince encore.

Macha ne céda pas à l'épouvante.

— Et maintenant, mon chevalier ! s'écria-t-elle, enivrée d'amour.

— Patience ! répondit placidement le diable. L'instrument n'est pas complet.

— Que veux-tu donc encore de moi, maudit ? cria Macha avec rage.

— Une bagatelle !

Macha regarda l'ennemi dans les yeux et y lut sa pensée. Elle baissa la tête, accablée. Plus que son père, plus que ses frères, elle aimait sa mère.

— Demande-moi plutôt ma vie ! supplia-t-elle.

— Ta vie ? non, repiqua le diable. C'est ton âme que je veux !

Et le diable s'éloigna, dans la forêt, pinçant les cordes du violon d'un doigt rêveur. Macha distinguait l'âme de ses frères dans cette musique douloureuse. La plus grosse des cordes disait la gravité passionnée de Trajan, la seconde, la mélancolie de Rom, la troisième le cœur amoureux de Constantin, la dernière, c'était l'âme insouciant et légère de Livine.

Macha revint à la hutte : la forêt était pleine de voix perverses : les bêtes se poursuivaient dans les halliers ; les oiseaux se donnaient la chasse dans les branches.

Une nuit lente et qui tombait comme à regret enveloppa l'idylle des bois.

La mère de Macha, inquiète de ne voir ni son mari, ni ses fils, ni sa fille, s'était assise sur le tronc d'arbre couché en guise de banc devant la cabane. Là, elle s'était endormie. La lune éclairait l'herbe encore jaune de la clairière. Macha hésita à entrer dans ce cercle de clarté. Elle s'arrêta dans la nuit des arbres et regarda. Sa mère semblait morte. Ses longs cheveux, ses cheveux d'or que l'âge n'avait pas blanchis, pendaient sur ses épaules et la vetaient jusqu'à la ceinture d'un tissu léger, diaphane, immatériel. Une foule de souvenirs envahit l'âme de Macha. Une si folle angoisse la prit qu'il lui sembla que son cœur s'en allait. Elle aurait voulu mourir.

Un rossignol chanta. A sa voix, la forêt redevenait une forêt d'amour enchantée. Macha s'approcha, pâmée, au tronc d'un hêtre. Le rossignol continuait son incantation passionnée. Une brise agita les feuilles ; le diable surgit de l'ombre et traversa la clairière en dansant sur les fourches aiguës de ses ongles.

Une grande lueur brillait au-dessus du château du chevalier : on donnait une fête dans la grande cour. Et les bruits d'une musique lointaine arrivaient à travers les arbres.

Le diable était près de Macha : il fixait sur elle des yeux de feu. Elle dit à voix basse, si bas qu'il fallait pour entendre ses paroles la fine oreille de l'Ennemi : " Prends-la ! "

Pour ne pas voir le meurtre, elle enfouit sa tête dans son tablier.

— Ne t'effraye pas, ma belle, et regarde. "

Macha découvrit sa tête.

Le corps desséché de la bûcheronne n'était plus qu'une baguette flexible. Elle vit le Malin ajuster à cette baguette les longs cheveux d'or de la pauvre mère. Ce fut l'archet.

Le diable passa l'archet sur les cordes tendues, serra les clefs pour l'accorder et se mit à jouer. Alors, Macha distingua dans la musique le rythme sourd de quatre cognées qui disaient : " Qu'as-tu fait de tes frères ? "

La chute d'un arbre gronda comme une malédiction. Une source inconsolable sembla demander pardon pour on ne savait qui.

— Prends ce violon, dit le diable, et fais trois fois le tour du château en passant comme moi l'archet sur les cordes. Bien du plaisir, la belle enfant ! "

* * *

Macha monta tout droit la pente raide de la montagne. Elle arriva sous les murailles du château et elle commença, en jouant du violon, d'en faire le tour.

Dans la grande salle, le chevalier, blessé, était étendu immobile sur un lit, très pâle. Dans la dernière chasse, un pieu lui avait ouvert la cuisse. Soudain, en entendant l'appel amoureux d'une musique inconnue, il se dressa sur son lit en s'étayant avec son coude. Macha achevait le premier tour. Le chevalier, ne sentant plus sa blessure, qui semblait refermée, sauta du lit, et, dans le temps que Macha faisait le second tour, s'habilla. Il mit sur lui tous les bijoux qu'il avait dans son château, et quand il eut réuni toutes ses richesses, il se désola d'être si pauvre.



UNE ÉVICTION EN IRLANDE. — (Voir l'article)

La musique devint si émouvante que le chevalier porta la main à son cœur.

— Je ne sens plus la douleur que m'avait faite le pieu, mais je sens bien que mon cœur sera pour toujours malade, si je ne trouve dehors que le vent. "

Et il descendit le grand escalier de pierre.

Macha achevait le troisième tour.

Le chevalier traversa le pont-levis en courant, maintenant avec ses deux mains sa poitrine, prête à éclater.

Il vint se mettre à genoux devant Macha. Et Macha oublia tout, père, mère, frères...

— Garde ces présents, dit-elle, en repoussant les trésors qu'il répandait à ses pieds, je ne veux de toi que ton cœur.

Et, avec une tristesse infinie :

— Ah ! pourquoi a-t-il fallu pour que vous m'aimiez la musique de ces cordes et de ces bois !

— Ah ! cette musique qui me transporte et me tenaille, dit le chevalier. On dirait des voix humaines qui se lamentent. Mais qu'importe ! "

Macha répéta avec passion :

— Qu'importe ! Amons-nous. Aime-moi. "

Il la prit dans ses bras et il l'emporta dans le château.

Ils vécurent des jours délicieux.

Parfois, le chevalier était saisi d'inquiétude : il avait le sentiment d'être ensorcelé. Il aurait voulu savoir quelle était la cause de la puissance démoniaque de l'instrument nouveau. Il soupçonnait que son amie lui cachait un mystère redoutable. Il interrogea vainement Macha, qui lui fermait la bouche avec des baisers. Parfois la plainte du violon était si déchirante qu'il aurait voulu fuir, recommencer la vie de jadis. Mais presque aussitôt, le chant du violon devenait d'une tendresse si pénétrante que le chevalier oubliait tout, le monde, ses amis, ses gens, les bêtes de la forêt, tout, jusqu'aux sanglots étouffés dans cette musique damnée. Macha était sourdement jalouse de l'instrument, qui avait sur son ami plus de puissance que sa beauté. Souvent elle fut tentée de briser contre un rocher la caisse sonore. Mais la crainte d'être délaissée l'arrêtait. Oublieuse de son père, oublieuse de se frères, oublieuse de sa mère, elle s'abandonnait tout entière à l'ivresse de sa passion.

Un soir, quelqu'un frappa à la porte. Il pleuvait. Qui pouvait passer à cette heure ? Macha frémit. Un homme entra couvert d'un épais manteau ruisselant.

— Bonsoir, mes amis, dit l'inconnu en soulevant son feutre qu'il égoutta par terre d'un grand geste.

Macha le reconnut à sa voix, elle s'écria :

— Henri, le diable ! "

Et elle se réfugia dans les bras de son ami en criant.

Le diable ricana, et emporta sous son manteau, comme il eût fait d'une botte de paille, les amoureux, enlacés d'une étreinte farouche.

Le violon resta dans le château abandonné. Un tzigane, que le hasard amenait par là, et qui chercha un abri parmi ses pierres, le trouva. Il le descendu dans la plaine, il en joua dans les villages. Les hommes, les enfants, les femmes le suivirent, attirés par la mélodie. A son gré, il les faisait pleurer et rire.

Voilà comment, en Transylvanie, les tziganes racontent que fut créé l'âme douloureuse et passionnée du violon.

JEAN et JEROME THARAUD.

LA PETITE BÊTE

I

Quand tu tirailles sur ma montre,
Mon cher bébé, je sais pourquoi :
Mets ta mignonne tête, contre,
Tends bien ton oreille et tais-toi ;
Une bête est là, sans doute,
Qui veut mais ne peut s'en aller ;
Tic, tac, tic, tac, tic, écoute,
Car la bête va parler !

II

Alons, petit démon, sois sage,
Car tes menottes me font peur :
Non, je ne puis rien davantage
Pour vous distraire, monseigneur !
Ecoute à ton aise ou regarde :
La prison ne peut point s'ouvrir !
Tic, tac, tic, tac, tic, prends garde !
Ou la bête va mourir !

III

A présent, cherchons autre chose
Pour t'amuser, petit vaurien :
Mets ta petite oreille rose
Sur ma poitrine et ne dis rien ;
Ne va le mettre en déroute
L'oiseau joyeux qui chante là
Tic, tac, tic, tac, tic, écoute,
La bête au cœur de papa !

IV

Cette bête est très fragile,
Oh ! fragile bien plus encor
Que la petite bête agile
Qui palpite en mon boîtier d'or :
Devant elle, monte la garde
Et ne va pas t'en amuser...
Tic, tac, tic, tac, tic, prends garde !
Un rien suffit à la briser !

THEODORE BOTREL.